



## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies  
2012

---

### Ji-hyun Philippa Kim, *Pour une littérature médiévale moderne. Gaston Paris, l'amour courtois et les enjeux de la modernité*

Alain Corbellari

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/12787>

ISSN : 2273-0893

#### Éditeur

Classiques Garnier

#### Référence électronique

Alain Corbellari, « Ji-hyun Philippa Kim, *Pour une littérature médiévale moderne. Gaston Paris, l'amour courtois et les enjeux de la modernité* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2012, mis en ligne le 25 novembre 2012, consulté le 08 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/12787>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 mai 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

---

# *Ji-hyun Philippa Kim, Pour une littérature médiévale moderne.* Gaston Paris, l'amour courtois et les enjeux de la modernité

Alain Corbellari

---

## RÉFÉRENCE

Ji-hyun Philippa Kim, *Pour une littérature médiévale moderne. Gaston Paris, l'amour courtois et les enjeux de la modernité*, Paris, Champion (« Essais sur le Moyen Âge » 55), 2012, 218p. ISBN 978-2-7453-2373-6

- 1 Voilà un livre qui tranche agréablement sur la plupart des publications de critique médiévale des éditions Champion : il est bref. Net, concis, clair, bien articulé et intelligent, nous empresserons-nous d'ajouter à l'intention de ceux pour qui le sérieux d'un ouvrage d'érudition se mesure à son poids et au volume pléthorique de sa bibliographie. Il est vrai qu'il nous faudra revenir sur ce dernier point, qui ne manque pas d'être quelque peu problématique, mais auparavant disons notre plaisir de voir exploré un territoire qui n'est certes plus vierge depuis les travaux essentiels d'Ursula Bähler, mais dont nous devons nous réjouir qu'il soit enfin pris en considération par de plus jeunes chercheurs et chercheuses.
- 2 Le point de départ, à vrai dire, est l'un des poncifs de l'histoire de la critique médiévale, mais en dépit de très nombreuses remarques faites ici et là depuis près d'un demi-siècle par des médiévistes venus de tous les horizons, la question de « l'invention » de « l'amour courtois » n'avait pas encore fait l'objet d'une enquête vraiment minutieuse. L'A. nous offre ici une réponse à la fois simple et bien étayée qui replace Gaston Paris dans son temps et tente de rendre compte des apparentes contradictions de l'homme et du savant.

- 3 L'ouvrage est divisé en quatre chapitres parfaitement articulés : le premier déploie le concept de « décadence » et les liens de Gaston Paris avec ce mouvement typiquement « fin de siècle » ; le deuxième pénètre dans l'intimité du salon du patron de la *Romania* et étudie plus spécialement ses relations avec deux acteurs importants de la scène littéraire française du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle ; le troisième analyse la création du concept de l'amour courtois par Gaston Paris ; le quatrième met à l'épreuve les résultats des trois premiers à la lumière de trois comptes rendus significatifs du médiéviste.
- 4 Revenons plus en détail sur la démonstration : la décadence est tout d'abord envisagée sous un angle conceptuel général, qui en souligne la prégnance à l'époque de Gaston Paris ; elle est ensuite plus précisément rapportée au mouvement littéraire qui en porte le nom, avec lequel les relations de Gaston Paris n'étaient pas très étroites, mais qui n'en imprègne pas moins l'ambiance des années où il élabore précisément le concept de l'amour courtois. Une référence bienvenue à la deuxième *Considération intempestive* de Nietzsche (« De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie ») permet de souligner les tensions qui agitaient le champ même de la philologie à cette même époque.
- 5 Le rappel que Gaston Paris tenait un salon fort prisé permet, dans le deuxième chapitre, de rapprocher le savant d'une part de Bourget, le principal théoricien de la décadence littéraire, d'autre part de Sully Prudhomme, en qui l'A. voit un véritable « *alter ego* poétique » (p. 85) de Gaston Paris, dont il était l'ami le plus intime. On voit ici confirmée l'idée, déjà émise par Ursula Bähler, que Gaston Paris semble bien avoir été le principal responsable du ridicule durable que s'attira la France lorsqu'elle obtint le tout premier prix Nobel de littérature en la personne d'un poète de troisième ordre qui semble, en l'occurrence, avoir eu pour mérite essentiel d'être le meilleur ami de l'un des plus considérables érudits de la France de 1901. Moins anecdotique est cependant la parenté que l'A. décèle entre les conceptions amoureuses des deux hommes, tous deux frustrés et portés à une idéalisation romantique et essentiellement nostalgique du sentiment amoureux.
- 6 Le chapitre sur l'invention de l'amour courtois est évidemment le morceau de résistance du livre : l'A. nous montre de manière tout à fait convaincante comment le fameux article sur le *Lancelot*, dont le principal but était d'établir la priorité chronologique des romans en vers sur les romans en prose, s'est vu essentiellement salué pour sa définition d'un type d'amour dont Gaston Paris critiquait précisément l'artificialité, qu'il opposait à la spontanéité native et vibrante de l'amour tristanien, lequel avait toutes ses faveurs en vertu d'un préjugé « décadentiste » rapprochant le critique français des conceptions germaniques de la *Naturpoesie*.
- 7 Les comparaisons avec les articles sur Michelet, Wagner et Mistral, opportunément choisis au début, au milieu et à la fin de la carrière de Gaston Paris, offrent quant à elles, dans le dernier chapitre, l'occasion de faire de passionnants parallèles : critiquant Michelet pour avoir voulu « enseigner l'amour comme un art », l'alors jeune critique montrait précocement son rejet d'un amour rationalisé ; saluant Wagner, il loua au contraire sa musique d'avoir retrouvé le sens mythique premier de l'irrationalité amoureuse au-delà des textes tardifs et « sentimentaux » (au sens schillérien du terme) qui ont inspiré son livret ; Mistral, enfin, use pour Gaston Paris d'une langue dont le « rapport à la nature » (p. 158) permet de retrouver l'inspiration première des troubadours et de contrer le mouvement de la décadence.

- 8 L'A. rassemble ses observations dans une brève conclusion qui parvient à résoudre le paradoxe d'un Gaston Paris à la fois nostalgique de la pureté primitive, hanté par l'idée de la décadence et propagateur d'une science résolument « moderne » (souvenons-nous d'Howard Bloch qui mettait en parallèle les revendications des fondateurs de la *Romania* et l'exigence rimbaldienne, exactement contemporaine, de l'« absolument moderne ») : « C'est en projetant ainsi les sentiments médiévaux profonds sur les âmes décadentes contemporaines, et les préoccupations contemporaines sur le passé que [Gaston Paris] a pu non seulement redécouvrir la littérature médiévale, mais faire de celle-ci une littérature moderne fortement liée au présent qui peut avec lui avancer dans le futur » (p. 165).
- 9 L'étude est suivie d'annexes fort intéressantes, essentiellement puisées dans les encore trop nombreux inédits de l'immense correspondance parissienne : deux lettres à Melchior de Vogüé, quelques lettres de Paul Bourget, une conférence pour un public féminin où apparaît crûment la misogynie souriante de Gaston Paris, le relevé de ses cours du Collège de France et surtout une abondante correspondance avec Sully Prudhomme, dont on ne nous dit malheureusement pas quelle proportion elle représente sur l'ensemble de l'échange entre les deux amis.
- 10 Est-ce à dire que nous avons affaire ici à un ouvrage sans reproches ? Certes non, mais les réserves qu'il nous faut bien émettre n'affectent qu'assez peu la pertinence du propos, car elles nous semblent essentiellement résulter des difficultés que l'A. semble avoir eues à rédiger son travail en français et à utiliser à bon escient la bibliographie. De nombreuses impropriétés (anglicismes par ex., comme « conférence » pour « colloque », p. 98, ou « revue » pour « compte rendu », p. 135), étourderies, maladresses et lourdeurs scolaires, auxquelles les relecteurs français auraient pu être plus attentifs, déparent quelque peu l'étude et, plus gênant encore, l'édition des annexes : on voit immédiatement qu'il faut substituer « très aise que tu en prisses connaissance » à « très aisé que tu en prises connaissance » (p. 180) et « quelle qu'en soit la suite » à « quitte qu'en soit la suite » (p. 181), ce qui grève évidemment d'un fort soupçon d'inexactitude l'ensemble des transcriptions.
- 11 Quelques carences bibliographiques compromettent également par place la rigueur du propos : la bibliographie en fin de volume est relativement riche, mais on s'aperçoit vite que nombre des références qui y sont citées ne sont en fait nullement utilisées dans l'ouvrage. Sur des points généraux, l'A. sait aller vers les bons textes sources (Nietzsche, Verlaine, Bourget, etc.), mais elle ignore visiblement la critique de la littérature fin de siècle (Raitt, Grojnowski, Décaudin, etc.), ainsi que celle du wagnérisme (Cœuroy, Picard, Candoni, etc.), ne citant sur ce dernier qu'un pauvre article d'Antoine Livio dans le *Magazine littéraire* en 1997 (p. 143). Encore ce défaut peut-il s'avérer bénin lorsque le propos est correctement exemplifié. Mais il est plus gênant lorsque l'A. nous propose une perspective biaisée sur un point essentiel de critique médiévale. On comprend pourquoi la question de l'édition de texte – pourtant centrale dans la pensée philologique de Gaston Paris – est traitée si rapidement, lorsque l'on voit quelles sont les références bibliographiques de l'A. : la note 260 de la p. 123 la montre si peu à jour sur la question (il aurait au moins fallu citer l'ouvrage essentiel de Fiesoli sur *La Genesi del Lachmannismo*, Florence, 2000) qu'on comprend qu'elle ne puisse que répéter de vieilles idées reçues sur le lachmannisme. On peut également contester sa lecture des deux fameuses citations provençales dans lesquelles on a traditionnellement cru lire les seules attestations médiévales du syntagme « amour courtois » (p. 98), celles-ci évoquant en réalité, dans le

premier cas (*Flamenca*) un personnage « courtois en amour » et dans le second (Pierre d'Auvergne) une dépréciation ironique de l'amour véritable – ce qui, on l'admettra, ne fait pas vraiment l'affaire. On se demande par ailleurs pourquoi l'article fondamental (et cité en bibliographie) de Rüdiger Schnell, qui voit l'amour courtois comme un « discours courtois sur l'amour » (*Romania*, 1989), n'est pas évoqué, alors qu'il a pour ainsi dire clos, au bénéfice du syntagme contesté, un débat de vingt ans dont l'A. note par contre bien les débuts (p. 98) à travers son évocation de l'étrange colloque de 1967 dont les intervenants semblaient n'avoir pas compris grand-chose à la notion qu'ils voulaient critiquer (Robertson se référant à l'ironie chaucerienne ou Benton cherchant absurdement des traces historiques de la posture de Lancelot et de Guenièvre...). On notera aussi la bonne remarque sur Akehurst, qui proposait encore en 1994 l'emploi préférentiel de *fin'amor* (même s'il n'était de loin pas le premier) : « Mais à quoi sert d'en fuir l'usage si l'on ne peut se défaire du concept auquel il renvoie ? » (p. 100). C'est en effet réfuter le nominalisme par la méthode Coué. Aussi l'A. se garde-t-elle bien, et à raison, de dénoncer, comme d'autres avant elle (pensons à Howard Bloch qui voulait absolument que Gaston Paris ait été amoureux de sa sœur...) l'invention pure et simple par un érudit du XIX<sup>e</sup> siècle d'une notion sans rapport avec le Moyen Âge. La vérité est plus subtile : le concept d'amour courtois, surtout depuis son remaniement par Schnell, reste opérationnel et la définition de Gaston Paris rend justice au *Lancelot* qu'il analyse (à défaut, peut-être, d'autres œuvres) comme au milieu auquel elle s'applique (c'est bel et bien un jeu « de cour »), l'inflexion qu'il lui donne consistant davantage dans les jugements dont il l'entoure que dans la prétendue partialité de son observation.

- 12 De fait, en dépit de quelques manques et maladresses, *Pour une littérature médiévale moderne* apporte une contribution bienvenue au débat sur les origines des études médiévales françaises, vaste champ de recherches pour lequel les ouvriers manquent encore terriblement.